

Anne Saouter

La maman et la putain

Les hommes, les femmes et le rugby

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Anne Saouter, « La maman et la putain », *Terrain* [En ligne], 25 | 1995, mis en ligne le 07 juin 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2840.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme

<http://terrain.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index2840.html>

Document généré automatiquement le 01 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Terrain

Anne Saouter

La maman et la putain

Les hommes, les femmes et le rugby

Pagination originale : p. 13-24



- 1 Le rugby est un sport surtout connu pour la dureté de son jeu et le physique parfois impressionnant de ses joueurs. En dehors du stade, les rugbymen sont réputés pour leur convivialité ; ils aiment se retrouver dans ces fameuses fêtes dont on ne sait que le nom : les troisièmes mi-temps. Elles rassemblent les joueurs des équipes qui viennent de s'affronter, autour d'un comptoir ou d'une table de restaurant, et se terminent dans les boîtes de nuit. On y boit beaucoup, on rit, on pleure, on chante...
- 2 La trilogie que constituent les deux séquences du match et sa troisième mi-temps semble bien être une particularité du rugby par son caractère presque institutionnel. « Pas de rugby sans troisième mi-temps », disent beaucoup de joueurs. Mais aussi, pourrait-on ajouter, pas de femmes aux troisièmes mi-temps... Il est un fait évident, le rugby est un sport qui se décline uniquement au masculin, c'est du moins ce qu'affirme la majorité des rugbymen. C'est « une affaire d'hommes » qui ne concerne pas les femmes, surtout pendant la troisième mi-temps. Le discours d'exclusion peut même s'accompagner d'un sentiment de crainte : « Elles nous surveillent », « Elles risquent de tout gâcher », « Elles font toujours des histoires »¹... Mais le rugby, sport de la virilité par excellence dans l'imagerie collective, n'exige-t-il pas obligatoirement un jeu de miroir pour valider cette virilité : le regard de femmes ? Car pourquoi être viril si ce n'est pour le sexe opposé ?
- 3 La presse et la littérature se font largement l'écho de la tradition machiste du rugby : les nombreux livres ou articles de presse qui lui sont consacrés ne mentionnent jamais les femmes, ou si peu. Pourtant, l'image de la famille est constamment exploitée dans les récits écrits et oraux. « Le rugby est une grande famille » est un adage sans cesse énoncé. S'agirait-il alors d'une famille uniquement composée d'hommes ?
- 4 Oublions les idées reçues et soyons plus attentifs. Des femmes sont bien présentes dans les stades pendant les matches. Assises dans les tribunes, certaines s'en tiennent à un rôle de « supportrice » discrète, d'autres rient, hurlent, insultent... Après le match, elles se retrouvent en groupe devant les vestiaires et discutent entre elles en attendant la sortie des joueurs. Certaines accompagnent les hommes au bar du club (le « club house ») pour fêter la victoire

ou consoler de la défaite, d'autres partent à ce moment-là, d'autres enfin sont admises dans le cénacle viril de la troisième mi-temps... Qui sont-elles ? Que font-elles ? En les suivant, on comprend vite que leurs parcours dans le monde des hommes ne doivent rien au hasard : selon qu'elles sont mères de joueurs, épouses ou « groupies », les femmes ont des places bien différentes dans la « famille rugby ». Ces places ne sont-elles pas définies par rapport aux contraintes qui déterminent la vie sportive du rugbyman ? Pour répondre à cette question, il n'est pas inutile d'analyser d'abord la manière dont s'opère l'intégration du joueur à cette famille singulière.

« Etre rugby »

- 5 « Il est sorti comme un ballon de rugby ! » Cette comparaison est une bien curieuse façon de dire la maternité. Sans aucun doute, la mère qui parle en ces termes de son accouchement est issue d'une région « rugbystique », et la formule laisse présager l'avenir du nouveau-né, sorti du ventre tel un ballon expulsé d'une mêlée. Si du moins le hasard l'a doté des attributs de la virilité... Travaillant sur le parcours biographique des rugbymen, je me suis surtout intéressée aux expressions moins métaphoriques de son commencement : pourquoi avaient-ils choisi le rugby ? Les premiers que j'interrogeais faisaient très souvent référence à un membre de leur famille, ancien rugbyman, pour raconter la genèse de leur passion. Cette raison « d'hérédité » me fit alors poser systématiquement la question suivante : « Avez-vous un ou des rugbymen dans votre famille² ? »
- 6 Les joueurs ont en grande majorité répondu positivement et semblaient accorder beaucoup d'importance à ce détail. A tel point qu'une absence de filiation directe, rattachant dès la naissance l'individu à la « famille rugby », induisait un discours particulier : la recherche d'une filiation « arrangée » (lointaine ou fictive) qui ne convainquait pas moins le sujet de sa position d'héritier.
- 7 Le cas le plus ordinaire est l'invariable « tel père, tel fils ». Le futur rugbyman naît d'un père rugbyman. Sinon, c'est souvent à la mère que revient une part de responsabilité : « Le père de ma mère jouait au rugby. » Un tel atavisme est parfois rapporté à l'esprit des lieux, notamment dans le Pays basque, une région où pelote, jeu de force basque et rugby se conjuguent aisément : « Mon père n'est pas du tout sportif, mais ma mère est basque. J'ai donc été amené au rugby. » « Mon père n'était pas rugbyman, par contre, je suis basque. C'est un peu inscrit dans les gènes. »
- 8 Qu'en est-il de ceux qui n'ont ni père rugbyman ni mère basque ou descendante de joueur ? Ces « orphelins » sont en général natifs de régions où le rugby tient peu de place dans la culture locale (contrairement au Grand Sud-Ouest³). Il leur suffit parfois de remonter l'arbre généalogique pour découvrir, avec un soulagement inavoué, qu'un de leurs ancêtres était déjà de la grande famille : « Je suis du Jura, ma femme aussi. Mais j'ai découvert que mon arrière-grand-père avait joué au rugby. »
- 9 Le dernier cas de figure que j'ai rencontré est celui de la « génération spontanée ». Faute d'une justification familiale ou géographique à faire valoir, les rugbymen se réfèrent à un trait de leur personnalité ou à une caractéristique physique : « Quand j'étais petit, je vivais à Paris. J'étais gros. Je jouais au foot mais j'étais minable. Et puis l'instituteur, originaire de Narbonne, a voulu créer une section rugby à l'école. Il commençait bien, il avait déjà un gros. » « J'ai commencé par le foot. Dans le Jura, pays du foot ! Mais j'étais trop viril, j'étais souvent suspendu. Je mettais des coups interdits au foot qui ne le sont pas au rugby. Et puis je suis arrivé dans la région, à Hourtin, avec l'armée. J'y ai rencontré des rugbymen qui m'ont fait venir à Bègles. »
- 10 En somme, une conversion à l'« ovale » est encore une figure du destin : décidément, le « rond » ne leur convenait pas.
- 11 Ces témoignages suffisent à souligner une première caractéristique du monde de l'Ovalie : loin d'être présentée comme le simple choix d'un loisir, la pratique du rugby devient un trait

essentiel de l'identité de la personne. De fait, à défaut d'être naturelle, la pleine appartenance à cet univers découle d'un processus de socialisation complexe, qui déborde le simple apprentissage d'une technique de jeu.

- 12 Les nombreux joueurs qui avaient un père rugbyman ont pu, dès le plus jeune âge, se familiariser avec l'étrange ballon. C'est en effet après la naissance du fils que le père en achète un. Auparavant, il n'en possédait pas, sauf peut-être, exposé dans une vitrine ou relégué au fond du garage, un ballon de collection couvert de signatures, souvenir du dernier match joué, de la dernière Coupe du monde... Inutile d'avoir un ballon chez soi car, au rugby, il n'est d'entraînement que collectif : le ballon ovale se prête très mal à des manipulations solitaires, il faut être au moins deux pour le « faire vivre ». Le ballon fait donc son apparition dans le foyer quand celui-ci s'agrandit et permet bien vite une relation privilégiée entre père et fils. Le père transmet à son descendant les gestes élémentaires du jeu – le drop, la passe en arrière – et, bien entendu, prépare l'avenir : « Mon fils fera ce qu'il voudra. Mais tant qu'à faire, je préférerais qu'il joue au rugby. »
- 13 Le garçon est évidemment libre de choisir, le rugby n'échappant pas à l'éventuel désir d'émancipation ou de contradiction de l'autorité paternelle. Et pourtant, il apparaît souvent comme un destin incontournable. Sans aller jusqu'à dire que l'on y entre comme on entre en religion, il faut bien reconnaître qu'il s'agit normalement d'un engagement durable, voire définitif, presque d'un choix de vie. En souhaitant que son fils joue au rugby, le père entend lui transmettre tout un système de valeurs et, pour en faire en somme son « vrai » fils, il doit confier sa formation à une autre « famille » que la sienne, celle du club et de ses principaux acteurs – entraîneurs, dirigeants et co-équipiers.
- 14 Les singularités de cette formation tiennent dans une large mesure à la nature même du jeu : un jeu complexe, mais surtout « dur » et « viril », qui requiert des qualités morales – courage, esprit d'équipe ou même de sacrifice (en plus de la douleur actuelle, les rugbymen sont conscients qu'ils feront de « vilains vieux » : séquelles d'anciennes blessures, arthrose...) – autant que des compétences techniques ou tactiques. La permanence du contact avec les partenaires et adversaires (pendant les regroupements, les mêlées, les touches et les plaquages) impose au joueur de vaincre sa peur de l'affrontement physique aussi bien que les tabous liés à l'intimité corporelle : on touche l'autre, on est touché par lui. Cela implique, d'une part, une acceptation et en même temps une maîtrise de la violence dans le rapport aux adversaires et, d'autre part, une neutralisation de la signification érotique du contact physique entre partenaires.
- 15 On peut émettre l'hypothèse que la formation du joueur est centrée sur la production de ce rapport au corps bien particulier, et que cela réagit sur la totalité de l'« esprit rugby », entre autres choses sur la gestion des relations avec l'autre sexe. Or, comme on va le voir, les contraintes de ce programme ne coïncident pas exactement – dans leur contenu comme dans leur chronologie – avec celles de la formation coutumière d'un homme accompli. Afin de mettre ce phénomène en lumière, examinons la manière dont se présentent les relations du rugbyman avec les femmes tout au long de sa carrière.

Histoires de maillots

- 16 La première femme présente dans la vie du joueur est évidemment la mère, très souvent, on l'a vu, elle-même fille ou épouse de rugbyman. Tant que le garçon est dans son giron, c'est elle qui l'emmène au stade voir son père (ou un proche) jouer. Tous deux assistent au même spectacle, mais chacun reçoit un message différent : lui voit un modèle à suivre, elle sent le futur départ de son fils pour un monde d'hommes, brutal et peut-être dangereux. « Si j'ai un fils pilier qui n'est ni agressif ni bagarreur, ça ira. S'il joue arrière, ce serait encore mieux. » « J'ai peur, quand je vois parfois la haine des joueurs, c'est très violent [...] je ne veux pas qu'on bousille mon gosse. »

- 17 Malgré ces craintes, la présence de la mère dans les tribunes prouve sa connivence. Elle légitime aux yeux de son enfant l'existence d'un groupe masculin auquel il sera prochainement intégré. L'apparition du ballon dans le foyer familial était un premier signe de la séparation entre le fils et la mère. Même si cette dernière essaie parfois de brouiller les pistes : « J'avais demandé à mon épouse d'acheter un ballon avec des coins. Elle a ramené un vulgaire ballon en plastique, rond ! »
- 18 Quand un enfant commence à jouer, la mère a en charge l'entretien de son équipement, et cela reste vrai aussi longtemps que le joueur réside dans la maison familiale : même si elle ne va pas le voir jouer, telle est sa contribution minimale à l'activité rugbystique de son fils, le signe aussi de son acquiescement à cette carrière dangereuse. Vient ensuite, à l'occasion de chaque match, la prise en charge du joueur par le groupe des hommes. Or, avant même de s'affirmer sur le terrain, celle-ci comporte une étape de séparation exacerbée avec l'autre sexe : le passage par les vestiaires⁴. Les rugbymen entretiennent un véritable mystère autour de ce premier moment. Une femme, en principe, ne saura jamais ce qui s'y passe, car l'accès lui en est interdit (sauf, depuis peu, aux rares « soigneurs » de sexe féminin). De l'extérieur, elle ne percevra que le bruit des crampons sur le carrelage et une forte odeur de camphre. Je n'ai pas dérogé à la règle ; combien de fois un joueur, par ailleurs très bien disposé à favoriser mes enquêtes, ne m'a-t-il pas rappelé cet interdit : « Ce qui est dommage, car ce serait très intéressant pour vous, c'est qu'il y a un lieu où vous ne pourrez jamais aller : les vestiaires. »
- 19 Les raisons données de cette exclusive sont en général d'ordre technique : les joueurs doivent « se concentrer », entendre les derniers conseils de l'entraîneur et surtout des harangues souvent violentes destinées à les « motiver ». Cela s'accompagnant de formules singulières de mise en condition : les avants, qui reproduisent souvent dans l'espace des vestiaires leur position dans la mêlée, se bousculent, épaulent contre épaulent, passent leur bras sur le dos du voisin. On rétablit le « collectif » dans sa dimension la plus charnelle. Et, pour que chaque joueur produise en lui-même le corps qui deviendra partie du corps collectif de l'équipe, il faut marquer une rupture avec l'univers féminin. Cette rupture s'est déjà traduite, la veille du match, par une abstinence sexuelle que l'on retrouve aussi chez les toreros. Longtemps conseillée par les entraîneurs, l'abstinence est de moins en moins respectée, mais on entend quand même souvent : « C'est mieux quand on n'est pas avec les femmes un ou deux jours avant » (surtout pour les matches importants).
- 20 Une fois que les hommes se sont ainsi retrouvés, le jeu peut commencer. Ils vont défendre les couleurs du club, « suer pour le maillot », symbole concret de leur commune appartenance. Que font à présent les femmes ? Les épouses des joueurs, lorsqu'elles se déplacent pour voir jouer leur mari, ont généralement leur place réservée dans les tribunes. Mais contrairement au groupe des mères, bien représentées elles aussi, elles sont invitées à une certaine discrétion. Les mères, quant à elles, sont autorisées par la coutume à certains débordements verbaux ou comportementaux : insultes à l'arbitre, coups de parapluie devenus légendaires dans tous les clubs, assénés à un joueur menaçant leur « grand garçon »...
- 21 Le match terminé, les joueurs repassent par le sas des vestiaires pour ôter les marques du rugby : on y panse les plaies, on y enlève la boue et le sang, on y rase la barbe qu'on avait gardée pour l'« influx nerveux », on y remet les chaînes et les alliances... Tous se soucient de leur tenue. « Ils sont pires que les nanas, ils se regardent dans la glace et tout, et il ne faut surtout pas oublier la chaînette ! Ils sont très soucieux de leur *look*. » « Cette espèce de négligence virile par rapport à leur physique est en fait trompeuse. Mon mari passe plus de temps que moi dans la salle de bains. Il se déplace partout avec son peigne sous la main. »
- 22 Mais cette métamorphose laisse un résidu : le linge sale. Qui va donc le laver ? On sait bien que la lessive est chez nous une tâche presque exclusivement féminine qui relève de la sphère de l'intimité – l'expression « laver le linge sale en famille » n'est pas une métaphore sans fondement... C'est donc avec une femme que le rugbyman nouera inévitablement un « rapport

de lessive ». Mais quelle femme ? Presque tous les joueurs m'ont dit réserver à leur mère le lavage de leur tenue, même après le mariage⁵, si du moins la distance le permet. Le lien maternel, qui semblait avoir été coupé par le ballon, serait-il renoué par le maillot ? En fait, on peut se demander s'il a vraiment été rompu par l'intégration du garçon au monde du rugby⁶. L'image du joueur qui retourne chez sa mère avec ses affaires sales rappelle celle du gamin revenant de l'école en piteux état après avoir joué dans la cour avec ses camarades. Et il est troublant que ce lien mère-fils, avec tout ce qu'il emporte de réprobation et de complicité, demeure après le mariage au mépris de la parole biblique « l'homme laissera son père et sa mère, il se joindra à sa femme et ils seront une même chair » (Genèse, II, 25).

- 23 Symétriquement, les épouses de joueurs refusent très souvent de s'occuper du linge de rugby. Chaque fois que je les interrogeais à ce sujet, elles me répondaient vivement : « Il assume » ; « Il a voulu jouer au rugby, il se débrouille. » S'ensuivaient bien des fois des mines de dégoût : c'est un linge très sale, qui sent très mauvais. Quand la mère ne le lave pas, le consensus se fait grâce à la machine à laver. Le mari doit lui-même mettre ses affaires dans la machine, au mieux dans la panier « rugby », et l'épouse accepte ensuite d'étendre le linge et de le repasser. Elle le touche seulement quand il est propre, qu'il ne porte plus les traces du rugby. Un sac non vidé par le mari peut finir dehors, en quarantaine...
- 24 Ces manifestations de rejet, quant au fond, ne traduisent-elles pas l'extériorité mutuelle du rugby et de la sphère conjugale ? Ce qui n'est qu'un symptôme dans ces affaires de lessive est peut-être révélateur d'un partage symbolique beaucoup plus essentiel : lié par les nécessités du jeu à un groupe exclusivement masculin et appelé à faire valoir toutes ses qualités « viriles », le rugbyman ne reste-t-il pas en deçà d'une vie d'adulte accompli, ne conserve-t-il pas, même marié, une position d'adolescent « faisant la jeunesse » ?

L'éternel jeune homme

- 25 Dans le Sud-Ouest, on appelle les femmes de rugbymen les « veuves du rugby ». Cela désigne bien les « sacrifices » attendus des épouses : le rugby demande beaucoup de disponibilité au mari, retenu par les matches, les entraînements... et les troisièmes mi-temps. Seules, selon certains, des femmes familiarisées depuis l'enfance avec la culture rugbystique peuvent comprendre et supporter. Le mariage dans le monde du rugby est d'ailleurs relativement endogame, les joueurs épousant souvent les sœurs ou cousines d'autres joueurs. Mais il faut peut-être aussi prendre cette expression de « veuves du rugby » à la lettre, ou presque : une femme de joueur *perd* son mari aussi souvent qu'il entre dans le monde du rugby.
- 26 On n'explique pas grand-chose en imputant au « machisme » du milieu rugbystique cette désinvolture à l'égard des épouses. Le problème est plutôt de comprendre pourquoi, précisément, le rugby pousse à leur paroxysme des comportements collectifs qui existent aussi bien, mais à un moindre degré, dans le cadre d'autres sports d'équipe masculins. A cet égard, il convient d'examiner le moment où, à côté des vestiaires, se joue l'exclusion la plus forte à l'égard des femmes et, plus précisément, des épouses : la troisième mi-temps.
- 27 J'ai rappelé au commencement de cette étude les remarques souvent entendues affirmant que les femmes, si elles étaient admises à la fête des hommes, « gâcheraient tout » ou « feraient des histoires ». Il s'agit bien en effet de répéter et de sacraliser, en dehors du terrain, le corps collectif de l'équipe. Le repas en commun, l'ivresse partagée, les plaisanteries scatologiques, les « strip-teases » des joueurs viennent rappeler la liberté nécessaire de ces corps de garçons voués à se mêler et à souffrir ensemble. Même lorsqu'ils ont cessé de jouer, les hommes du rugby entretiennent entre eux une amitié très charnelle : ils se font la bise quand ils se rencontrent, se donnent des accolades. La réflexion d'un ancien joueur illustre bien ce propos : « Au début, avec mes collègues de travail, je faisais comme avec les copains du rugby. Je leur parlais en leur attrapant les épaules ou les bras. J'ai vite compris que ce n'était pas apprécié ! »

- 28 Ces traits bien connus du « folklore » rugbystique, souvent interprétés en termes d'homosexualité refoulée, peuvent à mon sens se comprendre comme les implications nécessaires d'un jeu de contact appelant une équipe réellement soudée. Les dispositions requises pour être un bon joueur sont ainsi à la fois formées et éprouvées dans une expérience d'engagement physique vécu dans d'autres registres que le sport, ceux, en particulier, de l'alimentation et de la sexualité (Fabre 1980 et 1986). Or – et tel est peut-être le nœud de la question – le programme formatif du rugby recoupe à cet égard celui de l'initiation coutumière des garçons, en Europe et ailleurs (Maffesoli 1985).
- 29 Pour n'explorer ici que le registre de la sexualité, examinons une nouvelle catégorie de femmes rencontrée sur les marges du monde du rugby : celle des « groupies ». A la différence des épouses, elles peuvent être présentes à la fête, elles peuvent boire, parler de rugby. Peu importe, elles ne sont là que pour un jeu sexuel impudique. Elles fantasment sur la virilité des rugbymen, eux sur la sexualité sans tabou qu'ils leur supposent et, de fait, leur imposent. Elles se prêtent au jeu, en particulier, en acceptant de circuler d'un joueur à l'autre et de se donner successivement à plusieurs. Après le jeu collectif autour du ballon, les joueurs se plaisent ainsi à avoir la même partenaire et, dans ce cas, ils s'appellent entre eux « beaux-frères ». Les groupies sont peu respectées dans l'action et dans la parole. On leur donne des surnoms insultants : « Piège à sida », « Sonnette » (parce qu'il suffit de sonner à sa porte pour qu'elle ouvre). Et en effet, elles ne sont pas destinées à entrer dans des relations amoureuses, mais n'existent que dans le rapport au groupe dans son entier.
- 30 Autre pratique rencontrée dans plusieurs clubs : celle de la « bourriche ». Elle concerne plus particulièrement la catégorie des cadets et montre à quel point l'initiation des garçons est assumée de façon presque institutionnelle par le groupe : pendant le repas en commun de la troisième mi-temps, chaque joueur dépose une somme d'argent dans une caisse commune, ainsi qu'un bout de papier portant son nom. Le tirage au sort nomme l'adolescent qui remporte la cagnotte, destinée à payer une prostituée. La relation sexuelle est vécue dans l'intimité, mais le gagnant devra ensuite tout raconter aux autres, qui l'attendent. Le groupe peut annuler discrètement la part du hasard du rituel en s'arrangeant pour qu'apparaisse, par exemple, le nom du plus timide : manière un peu brutale de s'assurer qu'il partage avec l'ensemble du groupe un même degré d'initiation.
- 31 De tels usages montrent bien la capacité du rugby d'assurer, sous des formes très traditionnelles, la formation des jeunes mâles. Cela ne soulève guère de difficultés tant qu'il s'agit de célibataires. Mais le rugby, au moins dans les stades les plus élevés de la compétition, n'est pas spécialement un sport de jeunes : d'excellents joueurs ont la trentaine, et parfois plus. Il n'est donc pas rare qu'une équipe compte une bonne moitié d'hommes mariés. Doivent-ils choisir entre l'épouse et le groupe festif ? Le fait est qu'à de rares exceptions près ce sont les épouses qui font les frais de la nécessaire solidarité des joueurs. Si leur exclusion n'est pas ouvertement posée en principe, le code de conduite souhaité leur est imposé de manière implicite : un regard réprobateur, une moquerie détournée de la part du groupe savent rapidement redéfinir les limites à ne pas dépasser. Les femmes elles-mêmes ont intériorisé l'image dévalorisée de l'épouse désobéissante. Je ne connais qu'un exemple de femme qui refuse la loi du groupe en accompagnant son mari dans la troisième mi-temps et en buvant avec les hommes. Elle se dit volontairement provocatrice, mais en même temps elle assume mal cette transgression en ponctuant son discours de la justification « j'ai toujours été un garçon manqué » et en étant choquée par certaines scènes auxquelles elle assiste pendant les fêtes. Parallèlement, elle est sévèrement jugée par les autres, son mari compris. Ce contre-exemple confirme la règle ; le lien social qui soude le groupe est à ce point présent dans les consciences qu'il a pour effet la marginalisation de ses contestataires⁷. Cette pression morale, valable aussi bien pour les compagnes habituelles des joueurs, augmente encore lorsque l'union est

officialisée. Si une concubine jouit encore d'une certaine liberté, une épouse est renvoyée sans nuance au statut traditionnel de femme au foyer.

- 32 Il est également hors de question qu'elle commente à son mari, devant ses coéquipiers, le match qu'il vient de jouer. Tant que le groupe est présent, le rugby est une affaire d'hommes. C'est dans la sphère privée, de retour au foyer conjugal, que la parole de la femme a un espace d'expression. Le joueur écoute ses conseils, il se fait soigner, consoler : c'est le repos du guerrier. Elle est épouse, mais aussi « seconde maman », elle cajole son joueur blessé et lui pardonne ses « écarts » en troisième mi-temps. « Il faut qu'ils s'amuse entre eux, c'est un milieu d'hommes et puis voilà. [...] T'es obligée d'accepter, au bout d'un moment tu te plies. »
- 33 Cet aspect de son existence, il ne souhaite guère le voir interférer avec sa « vie de garçon ». Pas plus qu'il ne souhaite voir son épouse franchir la frontière qui la rapprocherait du groupe masculin : pour justifier son exclusion, certains n'hésitent pas à invoquer la crainte qu'elle se tienne mal après avoir bu. En réalité, cela sous-entend surtout qu'elle risquerait de basculer dans la catégorie des « groupies ».
- 34 Pour ne pas risquer une telle confusion, le joueur parle très peu de son épouse à ses coéquipiers. En revanche, il racontera ses exploits avec une groupie. Si par cas, encore célibataire, il tombe amoureux d'elle, il ne peut rétablir la situation aux yeux du groupe que par le mariage : « Un jour, un gars qui jouait avec nous annonce qu'il avait trouvé une de ces filles... une bombe sexuelle ! A chaque fois qu'il la voyait, il nous racontait tout ensuite. Et puis à un moment, il a arrêté de nous en parler. Un mois après il nous dit : "Je me marie." On ne lui en a plus jamais reparlé. »
- 35 L'officialisation de la relation impose ainsi le silence respectueux qui entoure la sphère conjugale. Il symbolise aussi la reconnaissance par les hommes du passage d'un des leurs dans une nouvelle classe d'âge. L'adolescent qui faisait du vacarme autour de ses exploits sexuels est devenu un adulte à la sexualité désormais cachée. Mais un problème se pose encore : la sphère de la conjugalité demeure extérieure au monde du rugby qui, en contrepartie, impose au joueur qui veut être pleinement intégré à son équipe une vie d'éternel jeune homme.

Vieillir dans le rugby

- 36 Des figures de la conciliation existent cependant, qui s'inscrivent elles aussi dans la logique d'un cursus. En effet, l'intégration du rugbyman dans la communauté rugbystique est effective durant toute sa vie : il traverse les diverses classes d'âge, marquées par les catégories de la compétition (poussins, cadets, juniors...), il change de statut personnel, il atteint la position de vétéran, d'ancien joueur, parfois enfin celles d'entraîneur ou de dirigeant de club. Nouvelles étapes de sa biographie de sportif, elles lui permettent de conserver une place active de rugbyman, au sens étymologique du terme : « homme de rugby ». La diversité de ces emplois fait qu'à tout moment les générations se rencontrent. Les vieux, détenteurs de la mémoire du club, racontent aux plus jeunes la saga des ancêtres. Lien précieux entre passé et présent⁸, ils sont les sages du groupe. On retrouve d'ailleurs sur le terrain le personnage de l'Ancien. Les équipes comprennent souvent un joueur plus âgé que les autres, choisi pour modérer la fougue des plus jeunes et leur apporter les acquis de sa longue expérience.
- 37 Une même régulation s'opère sur les marges festives du match. L'entraîneur, sévère envers ses « petits » quand le jeu « dégénère », manifeste son autorité en d'autres occasions : « Il y avait un joueur qui ne pouvait pas s'empêcher de faire la fête en fin de semaine. Il finissait par se bagarrer et arrivait le dimanche avec des coquarts. Un jour, l'entraîneur en a eu marre. Il avait un copain flic et s'est mis d'accord avec lui pour qu'il fasse des descentes là où le joueur faisait la fête. Il l'embarquait, le mettait au frais pendant vingt-quatre heures. Il le ramenait pour le match en pleine forme. »
- 38 Les débordements de la troisième mi-temps donnent lieu à un jeu plus nuancé sur les frontières de la transgression. Entraîneurs et dirigeants ne participent pas toujours aux agapes et autres réjouissances (seuls les arbitres s'en abstiennent), tout en avalisant bien sûr leur nécessaire

déroulement. Mais ils restent les garants d'un ordre dans le désordre : « On avait fait une troisième mi-temps dans un restaurant où il y avait plein d'objets de décoration au mur. On s'est tous amusés à les décrocher discrètement et à les emporter sous le manteau chez nous. A 2 heures du matin, le patron a téléphoné à notre entraîneur. Il nous a tous appelés en pleine nuit avec l'ordre de tout ramener. On l'a fait. »

39 Ces hommes entre eux, même s'ils sont unis par des valeurs partagées, n'en occupent pas moins des positions différentes. Aux plus âgés, aux plus rangés, il revient d'organiser tacitement l'initiation des cadets, tout en conservant le bénéfice de la fête et, surtout, d'une activation toujours réitérée des souvenirs⁹. Les anciens récits de matches et de « cuites » sont comme fécondés par le présent, on revit sa jeunesse à la mesure de sa liberté conservée, au minimum par personne interposée.

40 Il est aussi des moments où le groupe prend acte du fait que, pour la plupart, cette jeunesse est terminée, quand ont été franchies les étapes du mariage et de la paternité. Les clubs prévoient ainsi des temps d'agrégation où rugbymen, épouses et enfants se rassemblent : arbres de Noël, banquets ou voyages touristiques. On est bien loin, alors, des troisièmes mi-temps et l'esprit « rugby » a bien du mal à se différencier de celui des autres festivités institutionnelles caractéristiques de la vie associative. Ces temps de rencontre existent aussi en dehors de la structure du club par des invitations mutuelles aux mariages, anniversaires, communions... Il s'y organise souvent des matches de rugby entre hommes et femmes. Le jeu est alors tourné en dérision, il est volontairement adouci pour ne pas brutaliser les femmes. Devenu mixte, il perd sa dimension agonistique pour se muer en une sorte de rite communiel mais nostalgique.

41 La présence des femmes dans le jeu semble « dénaturer » le rugby. Pourtant, il existe du rugby féminin, sérieux cette fois-ci, officialisé par des tournois et même une Coupe du monde. La majorité des rugbymen ne l'apprécient pas et expriment avec virulence leur réprobation : « On ne peut pas en parler, ça n'existe pas ! » « Elles sont moches, ce ne sont plus des femmes. » Cette féminisation d'un jeu qui a longtemps été réservé aux hommes est perçue comme une anomalie. Les épouses de rugbymen ont elles aussi intégré ce discours réprobateur, même si certaines avouent que quand elles étaient plus jeunes elles auraient aimé jouer au rugby. La presse fait aussi très peu de cas du rugby féminin en omettant régulièrement de communiquer les résultats de matches.

42 Au terme de cette rapide traversée des terres de rugby, quelques conclusions peuvent être retenues. Dans une large mesure, l'univers du rugby répète, jusqu'à la caricature, les stéréotypes de la définition des sexes : amitié virile, courage physique, disponibilités aux joyeux excès d'un côté et de l'autre, double blason d'une féminité hésitant entre les images souvent associées de la mère idéale et de l'amoureuse impudique. Version sans doute stylisée d'une réalité par nécessité plus complexe, mais qui accède à un degré d'effectivité étonnant. Le rugby, il est vrai, puise aux sources communes des représentations sociales et il n'y a donc pas lieu de s'étonner de ce qu'un sport qui se veut emblématiquement « viril » favorise les exhibitions les plus attendues du masculin.

43 L'essentiel me semble pourtant ailleurs : c'est qu'un sport parvienne à institutionnaliser, autour d'exigences purement techniques au départ, l'ensemble des valeurs et des pratiques lui permettant de former les hommes qu'il requiert. Est-ce parce que, comme le répètent à l'envi les journalistes, il est la « chevalerie des temps modernes » et met au jour, mieux que tout autre sport, la « part sauvage » des vrais mâles ? Qu'il agit donc comme le révélateur (et l'exutoire) d'une violence qu'il faut d'une manière ou d'une autre avoir connue et maîtrisée pour devenir un homme accompli ? Sans décider de ces questions, on peut au moins noter qu'en devenant pour ses adeptes un espace social, un monde de valeurs et un style de vie, le rugby manifeste son rôle initiatique bien au-delà de la sphère du jeu. Ce sont bien les consonances entre ses exigences et des modèles culturels partagés de la formation des garçons qui expliquent son emprise sur les parcours biographiques individuels. Mais en même temps, sur ce fond d'harmonie et de

continuité, les cadres qu'il impose aux joueurs bousculent les étapes des parcours ordinaires, au point de rendre problématique la relation conjugale. La figure de la « veuve du rugby » comme le maintien anormalement long du lien avec la mère désignent cette anomalie.

Bibliographie

- Bourdieu P.**, 1984. *Questions de sociologie*, Paris, Ed. de Minuit.
- Durkheim E.**, 1985. *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF.
- Fabre D.**, 1980. « Les dessous de la mêlée, urnes et mascottes », *Autrement*, n° 25, juin, pp. 121-126.
1986. « Le garçon enceint », *Cahiers de littérature orale*, n° 20, pp. 15-39.
- Godelier M.**, 1982. *La production des grands hommes*, Paris, Fayard.
- Kaufmann J.-Cl.**, 1992. *La trame conjugale, analyse du couple par son linge*, Paris, Nathan.
- Maffesoli M.**, 1985. *L'ombre de Dionysos, contribution à une sociologie de l'orgie*, Paris, Librairie des Méridiens.
-

Notes

- 1Tous les propos cités ont été recueillis auprès des rugbymen et des femmes de rugby ; j'ai mené mes enquêtes auprès de plusieurs équipes de la région bordelaise, des clubs de première division aux petites séries.
- 2J'ai posé la question au cours d'une trentaine d'entretiens individuels ou lors de rencontres, informelles et très nombreuses, en situation d'observation participante : matches, rencontres amicales sportives, repas et troisièmes mi-temps.
- 3Pays basque, occitan et catalan.
- 4Sur la question des rites de séparation, cf. Godelier (1982).
- 5C'est surtout vrai maintenant pour les affaires d'entraînement ; les maillots « officiels » de match sont de plus en plus pris en charge par le club.
- 6Sur la question du linge, cf. Kaufmann (1992).
- 7A propos de la « violence symbolique », cf. Bourdieu (1984).
- 8Très peu de clubs français, contrairement à leurs homologues anglais, ont conservé des archives écrites. Seule la littérature orale est garante de la mémoire collective.
- 9A propos de l'« état de congrégation », cf. Durkheim (1985 : 499).
-

Notes astérisques

- * Je tiens à remercier Jean-Pierre Albert pour sa lecture attentive et ses conseils précieux.
-

Pour citer cet article

Référence électronique
 Anne Saouter, « La maman et la putain », *Terrain* [En ligne], 25 | 1995, mis en ligne le 07 juin 2007.
 URL : <http://terrain.revues.org/index2840.html>

Saouter A., 1995, « La maman et la putain. Les hommes, les femmes et le rugby », *Terrain*, n° 25, pp. 13-24.

À propos de l'auteur

Anne Saouter
 Centre d'anthropologie. Toulouse

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Index géographique : Aquitaine

Index thématique : loisirs – jeux – sports

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle